

DANS LES EAUX
DU GRAND NORD

IAN McGUIRE

DANS LES EAUX DU GRAND NORD

Roman traduit de l'anglais
par Laurent Bury



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The North Water*

© Ian McGuire, 2016

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2017,
pour la traduction française.

© 2018, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-85-6

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Pour Abigail, Grace et Eve

CHAPITRE 1

Voyez l'homme.

Sorti à pas traînants de la cour de Clappison, il arrive dans Sykes Street et hume l'air chargé de mille odeurs : térébenthine, farine de poisson, moutarde, plomb noir et, comme tous les matins, la lourde puanteur de pisse des vases de nuit qu'on vient de vider. Il renifle, frotte son crâne hérissé de poils courts et remet en place l'entrejambe de son pantalon. Il flaire ses doigts, puis les lèche lentement un par un pour récupérer les ultimes reliefs de son repas, histoire de ne pas perdre un penny. Au bout de Charterhouse Lane, il tourne dans Wincolmllee, au nord, passe devant la taverne De La Pole, la manufacture de chandelles en blanc de baleine et le pressoir à huile de lin. Par-dessus les toits des entrepôts, il aperçoit le haut vacillant des grands mâts et des mâts de misaine, il entend les cris des débardeurs et le bruit sourd des maillets dans la tonnellerie

voisine. Son épaule frôle la brique rouge usée, un chien court dans la rue, une carriole s'avance chargée d'une haute pile de rondins bruts. Il inspire encore une fois et promène sa langue le long des remparts incertains de ses dents. Il sent monter en lui un nouveau besoin, faible mais persistant, une nouvelle exigence qu'il faut satisfaire. Son bateau partira aux premières lueurs du jour, mais d'abord une tâche doit être accomplie. Il regarde tout autour de lui et se demande un moment de quoi il s'agit. Il remarque l'odeur rose du sang qui sort de la boutique du charcutier, un froufrou de jupons sales. Il pense à de la chair, animale, humaine, puis réfléchit à nouveau. Ce n'est pas un besoin de ce genre, décide-t-il, pas encore ; c'est l'autre, le moins pressant des deux.

Il fait demi-tour et repart vers la taverne. À cette heure de la matinée, le bar est presque désert. Un feu brûle faiblement dans l'âtre, une odeur de friture plane dans l'air. Il plonge une main

dans sa poche, mais n'y trouve que des miettes de pain, un canif et une pièce d'un demi-penny.

— Un rhum, dit-il.

Il pousse son unique pièce sur le comptoir. Le barman examine le demi-penny, puis secoue la tête.

— Je pars demain matin à bord du *Volunteer*, explique-t-il. Je te laisserai une promesse de paiement.

Le barman renifle.

— Est-ce que j'ai une tête d'imbécile ? dit-il.

L'homme hausse les épaules et prend le temps de réfléchir.

— Pile ou face, alors. Mon bon couteau contre une rasade de ton rhum.

Il pose le canif, le barman s'en empare et l'examine avec soin. Il déplie la lame et la teste contre le gras de son pouce.

— Oui, ça c'est un beau couteau, dit l'homme. Il m'a encore jamais lâché.

Le barman tire un shilling de sa poche et le montre. Il lance la pièce et la plaque brutalement

sur le comptoir. Tous deux regardent. Le barman hoche la tête, prend le couteau et le range dans la poche de son gilet.

— Maintenant va te faire foutre, dit-il.

L'homme ne change pas de visage. Il ne manifeste aucun signe de colère ou de surprise. C'est comme si la perte du couteau s'inscrivait dans un plan plus vaste et plus complexe dont lui seul est informé. Après un moment, il se penche, enlève ses bottes de marin et les pose côte à côte sur le comptoir.

— On recommence, dit-il.

Le barman lève les yeux au ciel et se détourne.

— J'en veux pas, de tes putains de bottes, dit-il.

— T'as mon couteau, réplique l'homme. Tu peux plus reculer.

— J'ai pas besoin de putains de bottes, répète le barman.

— Tu peux plus reculer.

— Je fais ce que je veux, merde !

Appuyé à l'autre bout du comptoir, un Shetlandais les observe. Il porte un bonnet de laine et une culotte en toile incrustée de crasse. Il a les yeux rouges et baladeurs d'un ivrogne.

— Moi je vais t'offrir à boire, dit-il, pourvu que tu la boucles.

L'homme le regarde. Il s'est déjà battu avec des Shetlandais, à Lerwick et à Peterhead. Ils ne sont pas très doués pour la bagarre, mais ils sont têtus et on a du mal à en finir avec eux. Celui-ci a dans sa ceinture un couteau à dépecer les baleines tout rouillé et arbore un air bravache et maussade. Après un bref silence, l'homme hoche la tête.

— C'est pas de refus, dit-il. J'ai passé la nuit aux putes et j'ai le gosier sec.

Le Shetlandais adresse un signe au barman et, avec une réticence affichée, celui-ci remplit un verre. L'homme retire ses bottes du comptoir, prend le verre et va s'asseoir sur un banc près du feu. Après quelques minutes, il s'allonge, remonte les genoux contre sa poitrine et

s'endort. Lorsqu'il se réveille, le Shetlandais est attablé dans un coin, en grande conversation avec une putain. Elle est brune et grasse, a le visage marbré et les dents verdâtres. L'homme la reconnaît mais ne parvient pas à se rappeler son nom. Betty ? se demande-t-il. Hatty ? Esther ?

Le Shetlandais hèle un petit Noir accroupi sur le seuil, lui donne une pièce et lui ordonne de rapporter une portion de moules de chez le poissonnier de Bourne Street. Le garçon a neuf ou dix ans, il est mince, avec de grands yeux sombres et la peau brun pâle. L'homme se redresse sur le banc et bourre sa pipe avec ses derniers fragments de tabac. Il l'allume et regarde autour de lui. Il s'est réveillé ragaillard, frais et dispos. Il sent ses muscles relâchés sous sa peau, son cœur qui se tend et se détend dans sa poitrine. Le Shetlandais tente d'embrasser la femme, qui le repousse avec un couinement d'avarice. *Hester*, se rappelle l'homme. Elle s'appelle Hester et a une chambre sans fenêtre, dans James Square, avec un lit en fer, un broc

et une bassine, et une poire en caoutchouc pour se rincer la chatte. Il se lève et s'approche de leur table.

— Paie-moi un autre verre, demande-t-il.

Les yeux plissés, le Shetlandais l'observe un instant, puis secoue la tête et retourne à Hester.

— Rien qu'un verre et on n'en parle plus.

Le Shetlandais l'ignore, mais l'homme ne bouge pas. Sa patience est du genre inébranlable, sans vergogne. Il sent son cœur se gonfler, puis se rapetisser, il hume l'habituel fumet des tavernes : pets, pipe et bière répandue. Hester lève les yeux vers lui et glousse. Ses dents sont plus grises que vertes, sa langue a la couleur du foie de porc. Le Shetlandais tire de sa ceinture son couteau à dépecer et le pose sur la table. Il se lève.

— J'aimerais mieux trancher tes putains de couilles que de te payer un autre verre, dit-il.

Le Shetlandais est souple et dégingandé. Ses cheveux et sa barbe luisent de graisse de phoque et il pue le gaillard d'avant. L'homme

commence à présent à comprendre ce qu'il doit faire, il prend conscience de la nature de ses besoins et devine sous quelle forme les assouvir. Hester glousse de nouveau. Le Shetlandais prend son couteau et en applique la lame froide contre la pommette de l'homme.

— Je pourrais aussi trancher ton putain de nez et le donner aux putains de porcs, dehors.

Cette idée le fait rire et Hester rit avec lui.

L'homme ne se laisse pas déconcerter. Ce n'est pas encore le moment qu'il attend. Ce n'est qu'un interlude morne mais nécessaire, une pause. Le barman s'empare d'un gourdin et fait grincer le portillon du bar.

— Toi, dit-il en le désignant, t'es qu'un sale fainéant, un foutu menteur, et je veux pas de toi ici.

L'homme consulte l'horloge fixée au mur. Midi vient de sonner. Il a seize heures devant lui pour accomplir ce qu'il a à faire. Pour se satisfaire à nouveau. La douleur qu'il ressent, c'est son corps qui exprime ses besoins, qui lui parle,

qui murmure, grommelle ou hurle. Ce corps ne se tait jamais ; si un jour il devient silencieux, l'homme saura qu'il a fini par mourir, qu'un autre salopard a fini par le tuer, et ce sera tout.

Il s'avance soudain vers le Shetlandais pour lui montrer qu'il n'a pas peur, puis il recule. Il se tourne vers le barman et hausse le menton.

— Ton putain de *shillelagh*, tu peux te le fourrer dans le cul.

Le barman lui indique la porte. Alors que l'homme s'en va, le petit garçon arrive, muni d'une gamelle en fer-blanc remplie de moules fumantes et parfumées. Ils se dévisagent un instant, et l'homme sent maintenant la certitude vibrer en lui.

Il repart dans Sykes Street. Il ne pense pas au *Volunteer* qui attend à quai, ce navire qu'il vient de passer une semaine à nettoyer et charger, ni à ce foutu voyage de six mois qu'il doit entreprendre. Il ne pense qu'à l'instant présent : Grotto Square, le bain turc, la salle des ventes, la corderie, les galets sous ses